

« L'homme ne se borne pas à voir ; il pense et veut connaître la signification des phénomènes dont l'observation lui a révélé l'existence. Pour cela il raisonne, compare les faits, les interroge, et, par les réponses qu'il en tire, les contrôle les uns par les autres. C'est ce genre de contrôle, au moyen du raisonnement et des faits, qui constitue, à proprement parler, l'expérience, et c'est le seul procédé que nous ayons pour nous instruire sur la nature des choses qui sont en dehors de nous. »

Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1865

« L'observateur écoute la nature ; l'expérimentateur l'interroge et la force à se dévoiler. » Le biologiste Georges Cuvier (1769-1832) indique ici que la connaissance de la nature ne peut résulter d'une simple attitude réceptive d'observation. Il faut aller au-delà de ce que la nature nous montre d'elle-même pour obtenir d'elle, par une démarche active de questionnement et d'expérimentation, qu'elle révèle ce que tout d'abord elle nous cachait. C'est pour cette raison que, selon Claude Bernard, le naturaliste ne se contente pas de voir, il doit aussi raisonner : « L'homme ne se borne pas à voir ; il pense et veut connaître la signification des phénomènes dont l'observation lui a révélé l'existence. Pour cela il raisonne, compare les faits, les interroge, et, par les réponses qu'il en tire, les contrôle les uns par les autres. C'est ce genre de contrôle, au moyen du raisonnement et des faits, qui constitue, à proprement parler, l'expérience, et c'est le seul procédé que nous ayons pour nous instruire sur la nature des choses qui sont en dehors de nous. » (Claude Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*, 1865)

Parce qu'il est un être pensant, doué de raison, l'homme ne se satisfait pas de ce qu'il peut constater par ses sens (« les phénomènes »), mais il veut en « connaître la signification », c'est-à-dire les expliquer, les relier à des lois générales. Pour y parvenir, il doit faire intervenir son raisonnement : questionner les faits, interroger les liens qui existent entre eux, les vérifier. C'est cette combinaison de l'observation et du raisonnement qui, selon Claude Bernard, définit l'expérience. En effet, il n'y a vraiment expérience que lorsque nous tirons un enseignement général des faits constatés. Or l'observation seule n'instruit pas réellement. Elle ne nous fait pas encore connaître « la nature des choses qui sont en dehors de nous », c'est-à-dire leur essence véritable, leur réalité fondamentale par delà leur apparence sensible immédiate.

Cependant, une difficulté se présente. Notre pensée rationnelle, lorsqu'elle intervient activement dans la constitution de l'expérience, ne risque-t-elle pas d'y introduire un biais, de la fausser par des idées, des théories ou des préjugés ? Notre attitude raisonnante, propre à l'être humain, ne nous éloigne-t-elle pas d'un rapport

plus sensible, plus immédiat, plus naturel et plus vrai aux choses, qui consisterait simplement à écouter et à prêter attention ?

Pour discuter ce problème, nous nous appuierons sur trois œuvres : *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer.

Nous examinerons tout d'abord en quoi la connaissance de la nature paraît nécessiter une approche rationnelle et expérimentale plutôt qu'une simple observation.

Nous nous demanderons toutefois si une telle attitude ne risque pas de brouiller pas notre rapport au réel en interposant des idées trop savantes ou des constructions théoriques.

Existerait-il finalement un rapport plus authentique et plus clairvoyant à la nature, qui consisterait à abandonner autant la posture d'observateur que celle de raisonneur, pour adopter un mode d'existence plus naturel?

[Première partie (validation)] **Pour connaître la véritable nature des choses, il faut adopter une démarche rationnelle qui va au-delà de la simple observation des faits.**

En effet, **les faits observés ne révèlent pas d'eux-mêmes leur signification.** C'est ce que montre, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le moment où les panneaux latéraux du Nautilus s'ouvrent enfin, permettant à ses passagers d'observer le fond des océans (livre I, chapitre 14). « On ne voit rien (...) Nous naviguons en aveugles » se plaignait Ned Land (p. 188). « Vous vouliez voir, ami Ned, eh bien, vous voyez ! » lui rétorque Conseil (p. 191). Les conditions d'observation sont en effet optimales : les fonds sous-marins, jusque là obscurs et inaccessibles, s'illuminent soudain. Cependant, il n'en résulte tout d'abord aucun savoir. Cette expérience inouïe n'entraîne qu'un long « silence de stupéfaction » (p. 191) et une attitude béate d'émerveillement devant un spectacle indescriptible. (« Quel spectacle! Quelle plume le pourrait décrire ! » s'exclame Aronnax p. 189.) Ce n'est qu'une fois que le professeur et son serviteur Conseil ont retrouvé leurs esprits, mobilisé leurs connaissances et leur vocabulaire, et que le raisonnement a pris le pas sur la perception, que l'observation sous-marine débouche sur un savoir. On notera la répétition, tout au long de l'ouvrage, du syntagme « je reconnus » sous la plume du professeur, par exemple au livre I, chapitre 18 : « Je reconnus les neuf espèces de mollusques que d'Orbigny a classées pour l'océan Pacifique » (p. 238). Connaître, c'est d'abord reconnaître, c'est-à-dire rapprocher comparativement des faits observés et identifier leur nature commune (savoir taxinomique). On passe ainsi du constat d'un fait particulier, peu instructif en soi, à l'établissement d'un savoir général (d'une « signification », comme l'a écrit C. Bernard). C'est ce que confirme également l'exemple de la narratrice du *Mur invisible*. Au cours de son premier été, l'observation du ciel ne lui permettait pas de faire de prévisions

météorologiques : « À cette époque, je ne savais pas encore reconnaître les différents signes qui me permettent à présent de prévoir le temps. » (p. 91) Il ne suffit donc pas de voir pour savoir, il faut aussi apprendre à lire les « signes » dans le donné perceptif pour en tirer une « signification » générale, répondant à notre curiosité et à nos besoins.

Le raisonnement permet donc seul de révéler les faits et les lois cachés par la nature et ainsi d'étendre le savoir au-delà de ce qui est constatable par l'observation. Le progrès scientifique tient dès lors plus souvent à des avancées de la réflexion qu'à la découverte de faits nouveaux. Canguilhem en donne un exemple dans son article « L'expérimentation en biologie animale ». « L'expérience de la ligature des veines du bras » sur laquelle William Harvey appuie sa théorie de la circulation du sang (*De Motu cordis et sanguinis*, 1628) avait déjà été réalisée antérieurement (au moins en 1603) sans susciter une telle explication (p. 27). La découverte d'Harvey est donc avant tout « la substitution d'un concept... à un autre concept » (celui de circulation à celui d'irrigation). Il s'agit d'un travail de la raison, vérifié ensuite (« contrôlé » écrit C. Bernard) par des nouvelles observations. Grâce à la raison, des faits non observables peuvent être établis, comme la circulation du sang. C'est ce qu'illustre aussi, dans le roman de Jules Verne, l'exemple du contre-courant sous-marin dans le détroit de Gibraltar « dont le raisonnement a démontré aujourd'hui l'existence » : à la différence du courant supérieur vers la Méditerranée, « depuis longtemps reconnu » puisqu'il est perceptible, observable, le contre-courant inférieur (en direction de l'Atlantique) a été découvert par déduction, à partir du raisonnement selon lequel, sans lui, le niveau de la Méditerranée (augmenté par les eaux de l'Atlantique et des fleuves) devrait constamment s'élever. (II, p. 427)

Le rôle du raisonnement est encore plus important et plus fécond dans le cadre de l'expérimentation scientifique. L'expérimentation consiste à produire artificiellement, souvent en laboratoire, des faits que l'on doit observer pour tester des hypothèses théoriques. C'est la méthode utilisée par le capitaine Nemo (II, 4, p. 385-386) lorsqu'il parvient, « par simple raisonnement naturaliste » et par vérification expérimentale, à découvrir le passage sous-terrain reliant la mer Rouge à la Méditerranée. L'exemple est fantaisiste (le « tunnel arabe » n'existe pas), mais il est conforme à la démarche en trois phases de la méthode expérimentale : 1) Observation: « J'avais remarqué que dans la mer Rouge et dans la Méditerranée, il existait un certain nombre de poissons d'espèces absolument identiques, des ophidies, des fiatoles, des girelles, des persègues, des joels, des exocets. » 2) Hypothèse de l'existence d'un passage sous-marin entre les deux mers 3) Contrôle expérimental : Contrôle expérimental : Nemo place un anneau de cuivre sur des poissons qu'il relâche au large de Suez et qui sont ensuite repérés au large de la Syrie. L'observation intervient au commencement et au terme de cette démarche, mais ce qui instruit, c'est le raisonnement qui interroge la nature et relie

les faits entre eux. Georges Canguilhem précise davantage le sens de la méthode expérimentale en science dans le premier article de son recueil, où il commente l'ouvrage de Claude Bernard d'où est tirée, précisément, notre citation-sujet. Pour être instructive, « heuristique » (favorisant la découverte du vrai, de *eurisko*: je trouve), son rôle n'est pas de vérifier directement une théorie, mais plutôt d'invalider les thèses anciennes erronées. Le « seul savoir authentique ... est une rectification de l'erreur ». [Cf. Popper, falsifiabilité des théories scientifiques.] Expérimenter, c'est soumettre une théorie à un test et lui faire prendre le risque de se trouver invalidée par les faits. C'est en ce sens que Claude Bernard parle de l'expérience comme d'un moyen de « contrôle » des faits et des théories. Cela est encore plus vrai selon Canguilhem pour « cette entreprise pleine de risques et de périls qu'est l'expérimentation en biologie » (EBA p. 20). Le monde vivant, plus riche, plus varié, plus imprévisible que la matière inerte, déçoit plus souvent nos attentes et fait avancer notre savoir en nous déconcertant (cf. la dernière phrase de l'article).

L'expérience est donc bien plus qu'une simple observation : pour être instructive, elle nécessite une démarche de raisonnement. Mais cette démarche ne risque-t-elle pas également d'introduire des biais interprétatifs et des erreurs dans notre connaissance de la nature ?

[Deuxième partie (critique)] **Les méthodes rationnelles utilisées pour comprendre la signification des choses ajoutent au donné observationnel des éléments d'interprétation plus incertains, qui peuvent être sources d'erreur.**

Le besoin de donner un sens rationnel aux phénomènes naturels peut nous égarer. Bergson cité par Canguilhem parle de « l'écart entre la logique de l'homme et celle de la nature » Or le raisonnement suit nécessairement la première et peut empêcher de comprendre la seconde. [Autres citations allant dans le même sens : « Ce qui est absurde à nos yeux ne l'est pas nécessairement au regard de la nature » (Bergson, cité par Canguilhem p. 29) « Charles Nicolle a souligné très vigoureusement le caractère apparemment alogique, absurde, des procédés de la vie, l'absurdité étant relative à une norme qu'il est en fait absurde d'appliquer à la vie... » (p. 28)] La raison humaine pourrait donc paradoxalement faire obstacle à la compréhension de la nature et du vivant. Canguilhem illustre le risque d'un excès de rationalisme à travers l'exemple de la conception mécaniste du vivant qui prédominait au XVIII^e siècle. La science mécaniste se représente la nature entière comme une immense machine (ou une horloge) dont le fonctionnement peut être intégralement expliqué par les déplacement des éléments solides qui la composent. C'est ce qui conduit à la thèse des animaux-machines défendue par Descartes. Tout organisme devrait être compris et expliqué comme un mécanisme naturel et subtil. Ce modèle interprétatif, commode pour notre esprit car immédiatement

intelligible et rationnel, s'avère toutefois inadapté au vivant. Dans son article « Machine et organisme », Canguilhem souligne que la science a cessé d'être purement mécaniste depuis longtemps. Il rappelle les principaux arguments contre une interprétation mécaniste du vivant : un organisme possède des propriétés qui n'appartiennent pas et ne pourraient pas appartenir à une machine (auto-construction, auto-réparation, auto-régulation, etc.). Mais l'objection la plus fondamentale est que cette approche du vivant, qui se veut objective et rationnelle, est en réalité anthropomorphique. La nature est en effet représentée selon le modèle de l'être humain, c'est-à-dire comme un ingénieur qui construirait des machines pour atteindre ses objectifs. « L'explication mécanique des fonctions de la vie suppose historiquement (...) la construction d'automates » (p. 133). Si les véritables principes de fonctionnement de la nature sont méconnus, c'est parce qu'on les interprète selon une logique proprement humaine : l'inconnu est ramené au connu. [De même, dans l'exemple du mouvement du sang dans l'organisme, qui a tout d'abord été interprété selon le modèle technique de l'irrigation.] Cet empressement à expliquer ce qui nous apparaît comme une énigme en l'assimilant à quelque chose de familier est également à l'origine de l'erreur commise par Aronnax au début du roman de Jules Verne, lorsqu'il se trompe sur la nature du mystérieux « monstre » sous-marin qui défraie la chronique. En ajoutant le raisonnement à l'observation, comme le préconise notre citation, il parvient à la certitude théorique que le monstre (en réalité le Nautilus) est un cétacé géant. « Suivant moi, et pour toutes les raisons précédemment déduites, cet animal appartenait à l'embranchement des vertébrés, à la classe des mammifères, au groupe des pisciformes, et finalement à l'ordre des cétacés. » (I, 4, p. 85-86). De manière comparable, Conseil prendra le câble transatlantique pour un serpent de mer (II, 20, p. 611). C'est donc le besoin de l'être humain de trouver une explication et une signification aux choses (sa volonté de « connaître la signification des phénomènes », écrit C. Bernard) qui est source d'erreur. Mieux vaut parfois tenir en bride le raisonnement et s'en tenir à ce que révèle l'observation. La narratrice du *Mur invisible* va même plus loin en condamnant la recherche du sens caché dans les phénomènes naturels : « Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister. » (p. 277). Le véritable enseignement que livre l'expérience de la nature, c'est que cette dernière n'a pas de sens (pas de « signification » répondant à nos interrogations, et surtout pas de justification) mais que cette absence de sens n'a pas d'importance. Elle traduit seulement le décalage entre la nature et les besoins de la raison humaine.

L'interposition du raisonnement risque aussi de perturber l'observation elle-même: nous sommes si certains de ce que nous nous attendons à voir que nous nous dispensons de regarder vraiment. La narratrice du *Mur invisible* en tire une critique fondamentale de l'enseignement théorique et scolaire, dans lequel on se représente les choses « d'après des livres et des dessins » (p. 97) plutôt que par

l'expérience et l'observation directe. « Depuis mon enfance, dit-elle, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux. » (p. 245) Ayant souvent côtoyé les pigeons au cours de sa vie citadine, elle serait « incapable d'en décrire un seul ». « Je ne sais même pas quelle était la couleur de leurs yeux ou de leur bec. » (p. 257). Contrairement à Claude Bernard, elle privilégie l'observation au raisonnement ou au savoir théorique qui peut en résulter. L'exemple de Conseil dans *Vingt mille lieues sous les mers* semble lui donner raison : « classificateur enragé », expert en taxinomie, il est cependant incapable de reconnaître un poisson et ne distingue pas un thon d'une bonite. En cela, il est « le contraire du Canadien [Ned Land], qui nommait tous ces poissons sans hésiter » sans pour autant avoir reçu aucune instruction scientifique (p. 194-195). Le principal dans l'expérience serait donc de bien observer ce que la nature nous montre d'elle-même plutôt que d'y substituer un savoir encyclopédique abstrait et décalé.

Au terme de nos deux premières parties, nous constatons toutefois que ni l'observation seule, ni son prolongement par le raisonnement ne garantissent une représentation juste de la nature. Ne faudrait-il pas alors privilégier une autre forme d'expérience, moins distanciée, plus ancrée dans la vie naturelle elle-même ?

[Troisième partie (dépassement)] **On peut finalement envisager l'hypothèse que l'expérience la plus authentique et la plus instructive consiste à demeurer dans un rapport pratique immédiat aux choses, autrement dit à vivre la nature plutôt qu'à l'étudier.**

« La vie est expérience », écrit Canguilhem (p. 152). **Faire l'expérience de la nature ne consiste pas nécessairement à l'observer ou à l'expliquer de manière rationnelle, ce peut être simplement vivre dans la nature et selon la nature, en adoptant un mode d'existence plus plus proche de celui de l'animal.** L'exemple de Ned Land, mieux capable que Conseil de reconnaître les poissons, allait déjà dans ce sens car pour lui, l'océan et ses poissons ne sont pas un sujet d'étude, mais un milieu de vie. Il interagit avec eux, s'en nourrit, s'y confronte parfois au risque de sa vie. Son rapport au monde est plus naturel que celui de Conseil ou d'Aronnax. Le roman de Marlen Haushofer décrit l'insertion progressive dans la nature d'une femme issue d'un milieu urbain et qui doit tout apprendre « sur le tas » et dans la douleur. Il lui faut désormais tirer elle-même de son milieu les moyens de sa subsistance et de sa survie, et vivre dans le danger et la précarité qui sont le lot habituel des animaux sauvages. Les lois de la nature, elle ne les interprète pas de manière théorique, elle les subit, les éprouve dans sa chair, notamment lorsqu'elle affronte de rudes intempéries (orages, neige...). Son apprentissage n'est pas essentiellement intellectuel mais pratique et corporel : souvent son corps devance son esprit dans l'acquisition d'un savoir-faire ou dans l'adaptation à la nature (« Mon corps, plus intelligent que moi, s'était adapté... »). Le vécu

personnel, le rapport immédiat aux choses nous les fait donc connaître d'une manière privilégiée et irremplaçable. C'est ce qui ressort également de la réflexion de Canguilhem sur la maladie. Qui, du malade ou du médecin, connaît le mieux la maladie? Le médecin en a incontestablement une connaissance objective supérieure, (causes, évolutions possibles, méthodes de soin...). Mais la maladie n'est pas seulement un état du corps, c'est un dysfonctionnement vital que le sujet malade éprouve comme tel. « Il n'y a pas de pathologie objective » écrivait Canguilhem en 1943 dans sa thèse intitulée *Le Normal et le Pathologique*. Dans l'article du même nom, il écrit : « Le problème du pathologique chez l'homme ne peut pas rester strictement biologique. » « Le terme de "normal" n'a aucun sens proprement absolu ou essentiel. » Autrement dit, on ne peut pas réduire une maladie à ses aspects objectifs car une anomalie objectivement constatée est ou n'est pas une maladie selon qu'elle entraîne ou non une perturbation vitale. Il y a une maladie (pathologie) uniquement lorsque ce dysfonctionnement est vécu (expérience de vie) comme une contrainte non surmontée.

Cependant, cette expérience immédiate et sensible de la nature a également ses limites. Elle est nécessairement très partielle, car elle ne permet de connaître que son milieu de vie spécifique. Canguilhem reprend au biologiste allemand Jakob von Uexküll (1864-1944) la notion d'*Umwelt* (le milieu), qui se distingue de celles d'*Umgebung* (l'environnement géographique) et de *Welt* (le monde objectif) (p. 185). Il existe en effet un environnement géographique commun à toutes les espèces d'un même lieu, de même qu'il existe, plus généralement, un monde objectif unique et universel. Pourtant, chaque espèce vivante a son propre milieu, en quelque sorte son monde spécifique. Chacune retient de son environnement physique ce qui est significatif et pertinent ; le reste n'existe pas pour elle. Vivre naturellement ne permet donc pas de se représenter ou de connaître la nature dans son ensemble, mais seulement de l'appréhender de façon partielle et partielle, à travers le filtre de sa propre constitution et de ses besoins notamment. D'où la difficulté, voire l'impossibilité, de comprendre les autres espèces et leur rapport à leur propre milieu. Ainsi, la narratrice du roman de Marlen Haushofer s'interroge souvent sur ce que vivent les autres animaux et ne peut que constater son incompréhension. Le rôle du cerf est-il triste et menaçant, ou provocateur et orgueilleux ? (p. 141). « Je ne pouvais pas voir une truite dans la mare sans frissonner et en avoir pitié (...). Et les insectes me restent étrangers. Je les regarde et les observe avec étonnement, et je suis contente qu'ils soient si petits. Une fourmi de taille humaine serait pour moi un cauchemar. Je ne fais d'exception que pour les bourdons, sans doute parce que leur corps velu me fait penser à de minuscules mammifères. » (p. 293). Dans ces différents passages, l'animal demeure étrange et étranger, inaccessible et incompréhensible. Cela vaut également, dans une moindre mesure, pour les animaux domestiques : « Tous les chats ont une conduite mystérieuse et nous restent très étrangers. » (p. 125). La difficulté à comprendre les autres espèces peut tenir au biais de

l'anthropomorphisme. La narratrice semble souvent chercher dans l'animal des caractères proprement humains et parfois un substitut à ses congénères disparus. Elle y parvient seulement, ou croit y parvenir, avec ses animaux de compagnie. « Bella est devenue bien plus qu'une vache ; c'est une sœur patiente qui supporte son sort avec plus de dignité que moi. » « Il [Lynx] n'était pas seulement mon chien, mais aussi mon ami, mon unique ami dans un monde de labeur et de solitude. Il comprenait tout ce que je lui disais. » Mais n'est-ce pas là une illusion anthropomorphique de plus ?

Dès lors, puisque chaque forme d'expérience est imparfaite, plutôt que de poser une alternative entre elles, n'est-il pas préférable de les associer en conciliant l'observation, le raisonnement et le vécu ? C'est la leçon que l'on pourrait tirer du roman de Jules Verne. On a vu que Conseil et Ned Land avaient chacun une approche partielle et insuffisante de la nature : l'une était trop savante, l'autre pas assez. En revanche, le professeur Aronnax [mais aussi, et peut-être même davantage, le capitaine Nemo] se rapproche de l'idéal d'un rapport complet et équilibré à la nature. Pour lui, il n'est pas nécessaire de choisir entre observer, raisonner et vivre, car ces trois modes d'approche de la nature se favorisent mutuellement. Le savoir encyclopédique ne fait pas obstacle à l'observation, mais la stimule et la guide, car identifier lexicalement les espèces et être attentifs à leurs différences vont de pair. Le professeur voit mieux ce qu'il est capable de nommer. Là où un profane ne percevrait qu'une profusion de poissons variés, Aronnax distingue « des littorines, des dauphinules, des turritelles, des janthines, des ovules, des volutes, des olives, etc. » Ces longues énumérations, fréquentes sous la plume du savant, n'ont d'ailleurs pas qu'une valeur informative : les termes sont souvent associés en fonction de leur sonorité, ce qui leur confère une dimension esthétique et poétique. Selon Aronnax, la science a donné à ces poissons « ses noms les plus charmants » (I, 11), par exemple « ces brillants azurors dont le nom seul emporte toute description » (I, 14). On voit ici que l'approche scientifique favorise une sensibilité à la beauté naturelle et une capacité d'émerveillement. La science n'est pas, pour Jules Verne, un désenchantement du monde (selon la formule célèbre de Max Weber) ; bien au contraire, elle l'enchanté au fur et à mesure qu'elle le fait mieux connaître. C'est pourquoi Aronnax, à la différence de Ned Land, ne parvient pas à se lasser, même au bout de trois mois, du voyage sous-marin imposé par le capitaine Nemo : « Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'océan ? » (II, 6).

[Conclusion] Ainsi, l'insistance de Claude Bernard sur l'importance du raisonnement dans notre connaissance et notre expérience de la nature se confirme de façon inattendue. Son rôle ne se limite pas à prendre le relais de l'observation ou de la sensibilité afin d'élargir et d'enrichir notre compréhension du monde. De ce point de vue, il est d'ailleurs nécessaire de se méfier parfois de ses extrapolations et de les soumettre toujours au contrôle de l'observation. Mais le

raisonnement doit plutôt se combiner à la fois à l'observation, afin de la rendre plus précise et discriminante, et au vécu sensible, afin de lui offrir de nouvelles perspectives d'étonnement et d'admiration.

CITATIONS-SUJETS

Le savant doit devenir le «douteur» qui essaie d'entendre le langage de la nature, au-delà de celui de l'interprétation qui le révèle autant qu'il le cache et le brouille. Il faut assurément, questionner la vie, mais recueillir, surtout les réponses qu'elle donne en marge ou en dehors du discours attendu.

F. Dagognet, Préface à C. Bernard, Intr. à l'EME p. 18

Schopenhauer, Parerga et Paralipomena

«D'une façon générale, ce n'est pas l'observation des phénomènes rares et cachés, représentables seulement par des expériences, qui conduira à la découverte des vérités les plus importantes; c'est celle des phénomènes qui sont là sous nos yeux, accessibles à chacun. Aussi la tâche consiste-t-elle moins à voir ce que personne n'a encore vu, qu'à penser, en face de ce que chacun voit, ce que personne n'a encore pensé.»

Le sentiment de la nature, comme le goût des arts, se développe par l'éducation. (...) Toutefois, si l'éducation peut faire apprécier la nature à ceux qui n'en comprenaient pas encore le charme profond, elle peut aussi, lorsqu'elle est faussée, dépraver le goût et donner du beau des idées monstrueuses et ridicules.

(Élisée Reclus (1830-1905) Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes, 1866)

La nature ne se livre pas ainsi au commandement du professeur ; essentiellement mystérieuse, elle a sa révélation particulière pour chaque individu et s'empare de lui par un procédé qu'elle ne répète pas pour un autre. Il faut la voir soi-même et l'interroger avec ses propres tentacules. (...) Quand vous vous serez assimilé tous les artistes, tous les poètes, tous les naturalistes, vous aurez encore tout à apprendre si vous n'avez pas vu la nature chez elle, si vous n'avez pas, en personne, interrogé le sphinx.

George Sand, La Forêt de Fontainebleau, 1872

Chacun se comporte comme s'il recevait un message de la nature.

Tel ou tel aspect a pour lui un sens, qui ne sera pas obligatoirement le même pour les autres.

François Terrasson, La Peur de la nature

La demande de nature telle qu'elle est actuellement ressentie dans la plus grande partie des esprits est destinée à rester éternellement insatisfaite, car elle correspond à une réalité qui n'existe pas.

François Terrasson, La Peur de la nature

Valérie Chansigaud, Les Français et la nature, signale

« l'importance de la culture dans la perception (ce que je vois, ce que j'ignore) et l'appréciation (ce que j'aime, ce que je déteste) de la nature. »

La nature, dit Schopenhauer, est naïve comme le génie. Mais nous avons désappris la langue de la nature, car nous sommes devenus trop savants pour la comprendre.

Jankélévitch, Henri Bergson

Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature, que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien ; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue.

Fontenelle, Entretiens

La Nature est un objet énigmatique, un objet qui n'est pas tout à fait objet; elle n'est pas tout à fait devant nous. Elle est notre sol, non pas ce qui est devant, mais ce qui nous porte.

Merleau-Ponty, La Nature, cours du collège de France

la Nature n'est pas seulement l'objet, le partenaire de la conscience dans le tête-à-tête de la connaissance. C'est un objet d'où nous avons surgi, où nos préliminaires ont été peu à peu posés jusqu'à l'instant de se nouer en une existence, et qui continue de la soutenir et de lui fournir ses matériaux. (...) Elle se donne toujours comme déjà là avant nous, et cependant comme neuve sous notre regard.

Merleau-Ponty, La Nature, cours du collège de France

On pourrait tenter de définir ce qui dans la nature elle-même doit être respecté et ce qui, en revanche, doit être combattu au nom d'un interventionnisme bien compris. Faute d'une telle distinction, l'idée de devoirs envers «la» nature perdrait son sens, tant il est évident que tout, en elle, ne mérite pas légalement d'être protégé.

Luc Ferry, Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme, 1992

notre pensée, sous sa forme purement logique, est incapable de se représenter la vraie nature de la vie, la signification profonde du mouvement évolutif.

Bergson, L'Évolution créatrice

Les hommes, en travaillant, ne font pas vraiment autre chose que ce que font tous les vivants — transformer et parfois bouleverser un milieu dont paradoxalement ils continuent à dépendre. Un tel mouvement au demeurant ne nous éloigne pas vraiment de la nature: la relation aux éléments naturels n'est pas moins vive lorsqu'elle est indirecte, enrichie — plutôt qu'appauvrie — par des intermédiaires...

Frank Burbage, La Nature, 1998

C'est par nos sens que nous sommes liés à la nature universelle : c'est par nos sens que nous pouvons la mettre en expérience et découvrir ses secrets ; dès que nous quittons l'expérience nous tombons dans le vide où notre imagination nous égare.

D'Holbach, Système de la nature, 1ère partie (cité par FB)

Il est inévitable que notre attitude envers la nature soit « anthropocentrique » à certains égards, car il n'y a aucun moyen de concevoir nos relations avec elle autrement que par l'intermédiaire d'idées que nous avons de nous-mêmes. Suggérer qu'il pourrait en être autrement, c'est faire preuve d'insensibilité à l'égard des différences qui caractérisent le reste de la nature et qui doivent être respectées en tant que telles.

Kate Soper, What is nature

Chaque homme se fait de prime abord des idées sur ce qu'il voit, et il est porté à interpréter les phénomènes de la nature par anticipation, avant de les connaître par expérience. Cette tendance est spontanée ; une idée préconçue a toujours été et sera toujours le premier élan d'un esprit investigateur.

C Bernard, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale

Plus on est instruit, plus on possède de connaissances antérieures, mieux on aura l'esprit disposé pour faire des découvertes grandes et fécondes. Seulement il faut garder sa liberté d'esprit (...) et croire que dans la nature l'absurde suivant nos théories n'est pas toujours impossible.

C Bernard, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale